

La peur de ne pas comprendre

Introduction au groupe de recherche "Actualités de la névrose et de l'angoisse"

Je commencerai par dire mon plaisir de nous voir ici rassemblés autour d'un thème commun de recherche et ce, je le soulignerai d'emblée, à des titres très divers. Comme vous l'aurez peut-être constaté sur le site internet qu'avec le concours d'Hamid Hannaoui nous avons réalisé, l'équipe qui a commencé de se constituer autour de ce projet se compose non seulement de collègues universitaires membres de la composante rennaise de notre Laboratoire de Rennes, dont Pierre-Paul Costantini, Gwenola Druel, Michel Grollier, et Laurent Ottavi qui ont accepté d'y participer, mais aussi de doctorants et de psychologues cliniciens, futurs doctorants, membres associés de ce laboratoire. Nous avons aussi le plaisir d'accueillir nos collègues angevins, dont Alexandre Levy qui exerce comme maître de conférences à l'Université catholique d'Angers (IPSA), laquelle représente un autre des sites de notre Equipe d'accueil, ainsi que Pascale Peretti, psychologue clinicienne, chercheuse associée et enseignante vacataire à l'IPSA. Car c'est aussi une collaboration entre nos deux universités, que nous entendons ici mener, qui sera ponctuée par diverses modalités de rencontre à Rennes ou à Angers. Le travail de recherche que nous souhaitons engager ce soir sera donc pluriel à tous ces titres, plus un. Car je souhaite remercier aussi chacun d'entre vous, étudiants, professionnels, collègues, pour votre participation si nécessaire à nos débats.

Nous sommes donc là ce soir à la première des ces soirées d'échanges et de débats de l'année, qui auront lieu dans ce cadre. Je rappellerai d'abord, comme cela est indiqué sur le site, que ce groupe de recherche s'inscrit dans la suite d'un travail mené déjà depuis 2012 sur la névrose. En Novembre 2012, s'était en effet tenue une journée d'étude sur le thème "Névroses d'aujourd'hui". A sa suite, Laurent Ottavi et moi-même, avec la collaboration de Jean-Luc Gaspard et de Romuald Hamon, avons alors constitué et animé un groupe de recherche au sein de notre Laboratoire sous le titre "Structures cliniques et nouvelles formes de la famille". Celui-ci aura lui-même abouti en Novembre 2014 à l'organisation d'un Colloque international sur "La névrose et la famille moderne",

dont les actes sont disponibles sur ce site.

A l'appui de ce nouveau thème, "Actualités de la névrose et de l'angoisse", nous poursuivons donc cette recherche entamée il y a 3 ans. Les soirées de débats comme celle de ce soir, au rythme de 4 ou 5 au cours de l'année, constitueront l'un des axes de travail de ce groupe de recherche. Je dis l'un des axes, car il y en aura d'autres. Ludivine Beillard-Robert et Alexandre Faure vous présenteront tout à l'heure un autre de ces axes: un séminaire de textes ouvert à tous dont avec quelques autres, Gwenaëlle Dartige, Hamid Hannaoui, Véronique Le Hir, et Carole Mariotti, ils ont eu l'entière initiative, et dont la visée épistémologique me semble fondamentale.

Un retour à la lecture

Qui sait en effet si Lacan aura souligné l'importance, en psychanalyse, de la lecture et de l'étude des textes? Qui sait par exemple s'il aura insisté sur le retour à la... lecture de Freud? C'était là notamment une invite, rappelons-le, à s'extraire du discours d'universitaire. Nous savons que le discours universitaire n'est pas à confondre avec l'Université et que même, il fait parfois florès hors les murs. Mais quand-même, n'y aurait-il pas, en ce lieu, un petit paradoxe à évoquer Lacan? A se soutenir de celui qui par exemple, dira un jour: "La définition de la recherche scientifique (...) c'est très exactement ceci, il n'y a pas loin à chercher - c'est une recherche bien nommée en ceci qu'il n'est pas question de trouver, en tous cas rien qui dérange le public¹". Je me permets de souligner le tranchant de la thèse: une recherche scientifique peut servir à quoi? A ne rien trouver, qui puisse dé-ranger. Par cette remarque, Lacan tâche ainsi de nous faire entendre une opposition entre l'élucubration de savoir, et la vérité. Entre la recherche d'un savoir qui permette de continuer à dormir, et la vérité qui réveille. Entre le savoir qui permet de refouler et de ne déranger personne, et la vérité de l'inconscient qui elle est toujours neuve, et qui « exige qu'on se dérange² ». En effet, la vérité, ajoutera t'il, on ne s'y habitue pas. On peut certes s'habituer à la réalité. Mais "la vérité, on la refoule".

¹ Lacan J., *Le Séminaire Livre XIX, ... ou pire*, Seuil, 2011, p.83.

² Lacan J., « L'instance de la lettre », in *Écrits*, Seuil, 1966, p.521.

J'en déduis que le savoir universitaire, ladite *recherche*, si l'on y prend garde, pourront être une façon parmi d'autres de refouler cette vérité de l'inconscient. Et c'est pourquoi Lacan souligne ici l'équivoque du terme de re-cherche. A savoir, chercher, et chercher encore, pour ne surtout pas prendre acte de ce que l'on trouve. Or justement, que trouve d'ordinaire le névrosé, dont il ne veut rien savoir? Rien d'autre que le réel de la castration. Il s'agit de ce dont le sujet névrosé ne cesse de se défendre, et qui est au principe même du refoulement, la vérité de la castration. Le ressort de l'inconscient est en effet « l'horreur de cette vérité », dira Lacan. Avant que d'ajouter, s'adressant cette fois aux psychanalystes eux-mêmes : « Ce n'est pas particulièrement agréable à entendre, c'est ce qu'on empaquette d'habitude sous le registre du complexe de castration. Moyennant quoi, là, avec cette petite étiquette, on est calme, on peut le laisser de côté, on n'a jamais plus rien à en dire, sinon que c'est là, et on lui fait une petite révérence de temps en temps¹ ». Et en effet, n'avons-nous pas nous aussi nos petites étiquettes, celle du complexe de castration, et d'autres? Aujourd'hui: le non rapport sexuel, le réel comme impossible à supporter, le nouage borroméen, et autres thèses de Lacan toujours menacées d'être réduites au rang de ritournelles, pour notre tranquillité moïque.

Aussi gardons-nous de croire réservés à d'autres ces refus de savoir, quand l'« horreur² » qui y préside, de structure, nous affecte chacun, hier comme aujourd'hui. En cela, le séminaire de texte, consacré justement au Séminaire de Lacan intitulé *L'angoisse*, pourra être aussi une façon de continuer à s'interroger, notamment, sur ce qu'est la castration. Et pour cela, de retrouver la pratique de la lecture, c'est à dire la pratique de la lettre, fondamentale dans la clinique, autant que dans la théorie. Nous savons alors ce que pour cette pratique de lecture, Lacan n'aura cessé de rappeler. Une seule règle: accepter d'abord de ne pas comprendre. Et pourquoi n'aura t'il cessé de la rappeler? D'une part, pour la raison qu'à le suivre, ne pas comprendre n'est jamais une faute, mais l'occasion de se poser une question. C'était là l'une des raisons, éthiques, à la complexité de son style. "Mes écrits, dira t'il, je ne les ai pas écrits pour qu'on les comprenne, je les ai écrits pour qu'on les lise (...). Quand on (les) commence, ce qu'on peut faire de mieux, c'est d'essayer de les comprendre. Et comme on ne les comprend

¹ Lacan J., Le Séminaire Livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Seuil Paris, 2006, p.35.

² Lacan J., "Note italienne", in *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2011, p.309.

pas, on continue d'essayer¹". Autrement dit, les écrits de Lacan, autant que ses séminaires, n'ont pas pour visée de satisfaire à la demande du lecteur, mais plutôt de produire chez lui un désir, de lecture. Et donc aussi bien, de produire un réveil, qui aille contre les effets de commandement et de suggestion des signifiants maîtres d'un discours. « Un discours est toujours endormant, dira t'il encore en 1977, sauf quand on ne le comprend pas – alors il réveille² ». Ce sont là des thèses qu'il faudrait développer. J'y ajoute toutefois une seconde raison, sur laquelle je m'arrêterai davantage. Lacan rappelait aussi la nécessité de ne pas comprendre trop vite, sachant bien qu'il y a, au centre de la névrose, une peur de ne pas comprendre.

La peur de ne pas comprendre

J'extrais cette expression de Lacan d'un entretien qu'il donna à Rome en Novembre 1974, au magazine hebdomadaire italien *Panorama*³. A la question que lui posa le journaliste: "Qu'est-ce qui pousse les gens à se faire psychanalyser?", Lacan fait cette simple réponse: "La peur". Il précisera dans la suite de l'entretien: le névrosé "souffre de ne pas comprendre". Il y aura toujours au centre de la névrose cette "peur de ne pas comprendre", même si bien-sûr cette peur diffèrera ensuite entre chacun des sujets névrosés. Voilà pour la thèse. Je dis bien la thèse, car il ne faudrait pas voir dans l'apparente simplicité de cette réponse de Lacan, un exercice de vulgarisation. Toute la suite de l'entretien le démontre, et à cet égard, pourrait constituer pour nous un exemple. S'adressant ici au dit grand public, Lacan ne cède en rien sur la rigueur de ses thèses.

Aussi, tâchons de déplier un peu. Parlant de cette peur de ne pas comprendre, que vise Lacan? Premièrement, ce que nous avons commencer d'avancer: l'horreur de savoir du névrosé face au réel de la castration. Il s'agit donc là d'une thèse présente depuis longtemps dans son enseignement. Seulement cette expression inclut également ce que Lacan y ajoutera dans les années 70, revenant alors sur sa théorisation de la castration, loin de la réduire à l'une de ces petites étiquettes. Pour le démontrer, je prends appui sur une conférence qu'il fit également à Rome, 15 jours seulement avant cet entretien. Il

¹ Lacan J., *Le triomphe de la religion*, Seuil, Paris, 2005, p.85-86.

² Lacan J., Séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile a mourre*, leçon du 19/04/77, inédit.

³ Lacan J., *Entretien avec Emilia Granzotto* pour le journal *Panorama*, à Rome, le 21 Novembre 1974, inédit.

s'agit de la conférence qui a pour titre *La troisième*. Nous y retrouvons en effet abordé le même thème, la peur. Ses causes, et ses conséquences. "De quoi avons-nous peur?" demande Lacan. Réponse: "De notre corps." Mais il précise. Il ne s'agit pas là d'une peur qui serait produite par le corps lui-même, qui proviendrait du corps. Il s'agit là plutôt d'une "peur de la peur", ainsi qu'il redéfinit alors l'angoisse. Une peur de la peur, c'est à dire la peur pour le sujet de se réduire à un corps, devenu pour lui soudainement énigmatique. Enfin, qu'est-ce qui aura causé cette énigme? La rencontre d'une jouissance, dite par Lacan phallique et hors-corps, dans la mesure exacte où cette jouissance sera d'abord passée au rang de signifiant, ici le signifiant phallique, avant que de revenir au sujet sous une forme énigmatique. Il s'agit là de ce qu'opère le complexe de castration, qui donc ne produit pas seulement un manque, mais aussi et conjointement la rencontre de cette jouissance phallique, parasitaire et énigmatique, du fait du signifiant.

Il y a en effet dans la castration non seulement ce qui est du registre du manque, ce que le sujet ne trouvera pas, mais aussi, moins aperçu et pour cause, ce qu'il trouve, cette jouissance. Voilà qui est fondamental à rappeler, quand nous savons la passion du névrosé à se fixer sur ce qui lui manque. A chercher, chercher, disais-je plus haut, pour ne pas dire ce qu'il aura trouvé. Nous voilà donc revenus à cette peur de ne pas comprendre du névrosé, qui à présent s'éclaire. Il s'agit de la peur de ce que le sujet, justement, aura trouvé, mais qu'il ne comprend pas. Rien d'autre que la rencontre de cette jouissance phallique, lui revenant non pas du corps, mais du lieu de l'Autre, et qui pour cette raison lui paraîtra en effet incompréhensible, énigmatique. Ce fut là, souvenons-nous, ce qui précipita le petit Hans dans sa phobie, quand face à ses premières érections, s'est pour lui jointe la question : "*Qu'est-ce que c'est que ça?*"² Il y a donc au centre de la névrose cette peur du corps, que vient à produire l'expérience de la jouissance phallique et qui constitue cette énigme angoissante pour le sujet. Lacan, dans son entretien, le résumera ainsi: ce "noeud entre l'angoisse et le sexe, ce grand inconnu"³. Il s'agit donc là de la racine structurale de cette peur de ne pas comprendre, qui affecte toujours dans l'angoisse le sujet névrosé, au point de déclencher ses symptômes. De les déclencher, mais aussi de les nourrir, ainsi que Lacan le fait aussi

¹ Lacan J., Conférence *La troisième*, parue dans les *Lettres de l'Ecole freudienne*, n°16, 1975

² Lacan J., *Conférence à Genève sur le symptôme*, le 04/10/75, inédit

³ Lacan J., *Entretien avec Emilia Granzotto* pour le journal *Panorama*, *op. cit.*

valoir dans son entretien, autant que dans cette conférence *La troisième*. Aussi, poursuivons.

Et pour cela, reprenons les termes simples, mais choisis, de Lacan lors de cet entretien. Il y a d'abord, ai-je souligné cette peur de ne pas comprendre. A quoi Lacan ajoute, vient nouer, la dimension de la souffrance. Je cite: "Quand il lui arrive des choses, même des choses qu'il a voulues, des choses qu'il ne comprend pas, l'homme a peur. Il souffre de ne pas comprendre, et petit à petit il entre dans un état de panique, c'est la névrose¹". Je viens d'accentuer ce qui fondamentalement, pourra faire évènement pour le sujet: la rencontre traumatique du réel de la jouissance phallique, du sexuel en tant qu'il fera "trou²". Voilà bien "ce qui arrive", et qui fera trauma pour le névrosé. Ce qu'il trouve mais qu'il ne comprend pas, et qui pour cette raison lui fait peur. Quelle en sera alors la conséquence, qui viendra ensuite alimenter le symptôme du sujet? Tombant sur ce qu'il ne comprend pas, le sujet, pour s'en défendre, y déversera du sens. Autrement dit, le névrosé est celui qui, butant sur ce qui n'a pas de sens, sur cette jouissance énigmatique et hors sens, sur ce trou de la castration, s'appliquera aussitôt à le remplir de conneries, c'est le cas de le dire. Et cela en effet, non seulement pour voiler ce trou qui l'angoisse, mais aussi pour tenter de jouir mieux, en jouissant du sens lui-même. Ainsi, le névrosé est bien celui qui se fera toute une histoire, de ce qu'il ne comprend pas et qui lui fait peur. La langue du névrosé l'aura d'ailleurs entériné. De la castration, le sujet se fera tout un cinéma, toute une littérature, tout un refrain, toujours le même.

Autant de façons de dire, d'une part, la jouissance que le sujet pourra prendre, à se défendre de la castration. N'y a t'il pas en effet chez le sujet névrosé, une jouissance à titiller sa peur, à frôler, c'est à dire à flirter, avec sa limite? Autant d'expressions venant dire également comment cette jouissance du sens pourra venir entretenir le symptôme. Et c'est pourquoi dans cet entretien, autant que dans sa conférence, Lacan pourra en déduire au moins deux choses pour la psychanalyse. D'abord le plus connu: les nécessités du déchiffrement du sens du symptôme. Quelle est donc l'histoire, le film, la chansonnette, c'est à dire le fantasme, que le sujet se racontait depuis toujours? Mais aussi plus surprenant, la nécessité au terme d'une psychanalyse, de justement couper

¹ Ibid.

² Lacan J., "Préface à l'Eveil du Printemps", in *Autres écrits*, op. cit., p.562.

avec tout ce sens joui que foment et qui entretient la peur. Ainsi, dira Lacan: "des interprétations lui (à l'analysant) sont fournies qui semblent au premier abord donner sens à ce que l'analysant dit. En réalité l'interprétation est plus subtile, elle tend à effacer le sens des choses dont le sujet souffre. Le but est de lui montrer à travers son propre récit que son symptôme, disons la maladie, n'est en relation avec rien, qu'il est dénué de tout sens¹". Je souligne cette définition renouvelée de la névrose: le névrosé est celui qui souffre du sens des choses, c'est à dire du sens qu'il aura donné à ce qu'il ne comprenait pas, et qui lui faisait peur. Moyennant quoi ce sens, d'être joui, viendra en retour alimenter cette peur. Toute une littérature, tout un cinéma, toute une montagne de sens joui.

La peur que tout change

J'en reviens alors à cette peur de ne pas comprendre. J'ai souligné comment Lacan fait de ce nouage entre l'angoisse et le sexe, ce grand inconnu, le fondement structural de la névrose. Je souhaiterais à présent faire valoir comment, dans son abord des réalités de son époque, Lacan garde cette clé absolument structurale. Je le souligne à gros traits, tant certains psychanalystes aujourd'hui, se réclamant parfois de Lacan, ne cessent de clamer que tout change ou que, plus malin, tout changera bientôt. L'inconscient bien-sûr, mais aussi le réel, les analysants, les jouissances etc...

Je ferai alors à ce sujet quelques remarques. La première est que Lacan, qui appelait à rejoindre la subjectivité de son époque, n'est pour autant jamais tombé dans un tel travers. Il y a certes ce qu'il aura pu isoler comme effets du discours capitaliste, et pas des moindres. Parmi eux, la montée du racisme et de la ségrégation, conjointe à ce qu'il nommait la forclusion des choses de l'amour, la mise au "rancart²" du sexe. A le suivre, il y a donc bien, du fait du discours propre à notre modernité, ce qui pourrait changer, et sur quoi les psychanalystes ont à s'interroger. Seulement, soulignons que Lacan pouvait tout aussi bien relativiser certains effets de la science et du discours capitaliste, ne pas du tout se laisser impressionner par les promesses de bonheur, et autres prétentions révolutionnaires, *sic*, de ces discours.

¹ Lacan J., *Entretien avec Emilia Granzotto* pour le journal Panorama, *op. cit.*

² Lacan J., "Télévision", in *Autres écrits*, *op. cit.*, p.532.

J'en prendrai un premier exemple, issu de cet entretien à *Panorama*, daté je le rappelle des années 70. Alors que le journaliste lui lance: "Les tabous sont tombés, dit-on, le sexe ne fait plus peur", voici ce que Lacan rétorque: "La sexomanie galopante est seulement un phénomène publicitaire (...). Que le sexe soit mis à l'ordre du jour et exposé à tous les coins de rue, traité de la même façon que n'importe quel détersif dans les carrousels télévisés, ne constitue absolument pas une promesse d'un quelconque bénéfice. Je ne dis pas que ce soit mal. (...) Ca ne sert pas à soigner les angoisses et les problèmes singuliers. Ca fait partie de la mode, de cette fausse libération qui nous est fournie comme un bien accordé d'en haut par la soi disant société permissive. Mais ça ne sert pas au niveau de la psychanalyse¹". Voilà un petit commentaire qui, sur la question de la modernité, me paraît exemplaire à plusieurs égards.

Nous avons en effet en ces années 70, rappelons-le, l'espoir de toute une jeunesse en une révolution sexuelle. Et nous voyons ici que Lacan ne mésestime pas les progrès sociaux que cette révolution sexuelle, telle qu'espérée, aura pu apporter. "Je ne dis pas que ce soit mal", dit-il ici. Sauf que, pour le psychanalyste, la question n'est pas là. Dans tout ce qui produit là, dans tous ces changements sociétaux, rien ne sert à la psychanalyse. Il y a à cela une raison précise: rien ne viendra consoler le sujet névrosé de la castration et de son effet, l'inexistence du rapport sexuel. Du point de vue psychanalytique, il n'y a donc pas, il n'y aura jamais, de libération du sexe. Il n'y a pas de libération de ce réel de la castration, qui fonde la peur de ne pas comprendre dans la névrose.

Il y a donc là pour la psychanalyse, quelque chose qui ne changera pas. Aussi, pas de quoi s'enflammer. Pas de quoi s'enflammer, au sens du fantasme. Et pourtant, le névrosé est bien celui qui, sur le sujet de la modernité, s'enflammera très vite autour de ce point, où tout pourrait changer, que ce soit pour le rêver, ou pour le craindre. Mais justement, que tout puisse changer, n'est-ce pas là une autre façon de formuler la rencontre de la jouissance, avec ce que celle-ci peut convoquer comme affects d'espérance ou d'angoisse? Qu'il peut être jouissif de rêver, ou de (se) faire peur, à l'idée que tout puisse changer.

¹ Lacan J., *Entretien avec Emilia Granzotto* pour le journal *Panorama*, *op. cit.*

A cet égard, revenons alors à la position de Lacan. Je viens d'indiquer l'un de ses principes, fondés sur la structure et non sur une vision fantasmée du monde. Puisqu'il n'y aura pas de libération du sexe, la psychanalyse n'a pas à verser dans les fausses promesses, lesquelles enliseront le sujet dans son impuissance, plutôt que de lui permettre de faire avec l'impossible du non rapport sexuel. Mais aussi, le psychanalyste n'a pas à attiser les peurs... du lendemain. Nous savons en effet comment le maniement de la peur peut être une stratégie politique, notamment à l'endroit de la jeunesse pour gagner son soutien. Lacan l'aura commenté, ajoutant que ce maniement de la peur de la jeunesse, qui le mettait en rage, était quelque chose de "répugnant¹". Donc je résume: puisqu'il n'y a pas de rapport sexuel, puisque la castration est structurale, le psychanalyste n'a pas à participer, ni à se laisser impressionner, par la peur des bouleversements à venir, cette peur que tout change. J'en déduis que nous gagnerions à préciser les diagnostics de Lacan sur la modernité, pour ne pas à notre tour verser, qui plus est en son nom même, dans une peur et un catastrophisme généralisés. Lacan lui-même, toujours dans cet entretien, y objecte clairement. Ainsi, s'agissant de la modernité, juge t'il bon de préciser: "Je ne me range pas parmi les alarmistes ni parmi les angoissés. Gare si un psychanalyste n'a pas dépassé son stade de l'angoisse²".

L'égarement moderne

A ce sujet, je ferai alors une autre remarque. Il y a bien, ai-je souligné, les effets graves, très graves, qu'il attribue au discours capitaliste, dont la montée du racisme, de la ségrégation, que nous voyons malheureusement vérifiés chaque jour sur nos écrans. Autant d'effets donc, qui touchent au lien social et à son effritement. Mais pour autant, trouvera t'on chez Lacan une seule indication concernant une modification, du fait de la modernité, du réel du sexe et de son répondant dans l'inconscient?

Je laisse pour lors la question ouverte, pour préciser plutôt ce que nous trouvons très vite dans son enseignement. A savoir, un diagnostic précis, sur lequel il reviendra à plusieurs reprises. Le discours capitaliste se définit d'une mise au rancart du sexe, c'est à dire d'une tentative de forclure, dans le symbolique, la castration. Ainsi, avance t'il dans

¹ Lacan J., *Le Séminaire Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Seuil, Paris, 2006, p.237.

² Lacan J., *Entretien avec Emilia Granzotto* pour le journal Panorama, *op. cit.*

son Séminaire intitulé par lui-même *Le savoir du psychanalyste*: "Ce qui distingue le discours du capitalisme est ceci - la Verwerfung, le rejet (...) de la castration. Tout ordre, tout discours qui s'apparente du capitalisme laisse de côté ce que nous appellerons simplement les choses de l'amour". Et d'ajouter "C'est bien pour ça que (...) la castration a fait enfin son entrée irruptive sous la forme du discours analytique¹". Il y a donc dans le discours capitaliste une tentative de forclure la castration, laquelle ne se laisse pas rejeter si facilement, au point qu'elle aura fait retour, "entrée irruptive" dit ici Lacan, dans l'invention de la psychanalyse. Voilà qui suffirait déjà à relativiser un peu l'idée que le capitalisme mettrait fin à la castration. Nous voyons en effet ici apparaître une thèse bien différente: il y a cette tentative de forclusion, mais à quoi répondra le retour de la castration dans le réel des symptômes. Raison pour laquelle, fait ici valoir Lacan, il y eut l'invention de la psychanalyse.

J'en déduis deux autres remarques. Premièrement, nous voyons ici s'éclairer en quoi le discours capitaliste peut affecter le lien social. Qu'est-ce donc en effet que la castration, sinon la possibilité de faire lien? Lacan y aura souvent insisté, et notamment sur les choses de l'amour. Je ne peux ici le démontrer, mais la thèse est claire: la castration est ce qui conditionne la possibilité de l'amour. Ce qu'il nommera encore le "médium de la castration²", est ce qui permettra à chacun des deux partenaires, quelque soit son sexe, de "trouver sa place dans la relation dite génitale³". Dès lors, à forclure la castration, qu'aurons-nous? A l'opposé de cette place trouvée, ce qu'il nommera "l'égarement⁴" du sujet moderne, dans son rapport à sa jouissance. Et c'est bien à la mesure même de cet égarement, que les sujets pourront alors tenter de situer d'autant plus féroce-ment la jouissance qui leur manque au lieu de l'Autre. Soit qu'il s'agisse de lui reprocher de nous la ravir, et nous aurons le racisme. Soit qu'il s'agisse de lui imposer la nôtre, et nous aurons alors ce que Lacan nomme "l'humanitarisme⁵ de commande⁶", une façon de le

¹ Lacan J., *Je parle aux murs*, Seuil, Paris, 2011, p.96.

² Lacan J., "Première version de la "Proposition du 9 Octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole", in *Autres écrits*, op. cit., p.583.

³ Ibid.

⁴ Lacan J., "Télévision", in *Autres écrits*, op. cit., p.534.

⁵ Un terme qui, contrairement à ce que je pensais au moment d'écrire ce texte, n'est pas un néologisme de Lacan. Il s'agit en fait d'un signifiant qui n'est plus en usage aujourd'hui, et qui fut forgé par A. de Musset, pour désigner un sentimentalisme exagéré à l'égard de l'humanité souffrante.

⁶ Ibid.

tenir pour un sous-développé, pour ne pas le laisser à son mode de jouissance, qui nous effraie.

Tromper son ennui

Voilà pour le lien social. Je passe à présent à la dimension du désir. Ici, Lacan se refuse à être, dit-il, alarmiste. Je voudrais en souligner les raisons, car la démonstration est très précise. Disons d'abord son argument principal: les objets du discours capitaliste ne parviendront pas réellement à forclure la castration, et donc à se substituer à l'objet cause du désir. Autrement dit, l'être parlant ne parviendra pas à être réellement animé par un gadget, quoiqu'il puisse ici espérer, craindre, ou entendre dans les promesses publicitaires. Ainsi, demande Lacan dans sa conférence *La troisième*, prononcée quelques semaines plus tôt à Rome: « Les gadgets (...) gagneront-ils vraiment à la main ? Arriverons-nous à devenir nous-mêmes animés vraiment par les gadgets ? Cela me paraît peu probable, je dois le dire¹. » "Moi, je ne suis pas très pessimiste. Il y aura un tamponnement du gadget". Tous ces gadgets, "toutes ces choses qui dévorent, (...) pas de quoi en faire un drame. Je suis sûr que quand nous en aurons assez (...), nous trouverons d'autres choses pour nous occuper²". Il y a donc l'égarement du sujet moderne dans sa jouissance, mais qui le laissera, de structure, toujours animé d'un désir d'Autre chose, selon la formule par laquelle Lacan définit l'"ennui"³. C'est bien là d'ailleurs ce que le discours capitaliste manie fort bien, qui proposera justement au sujet toujours d'autres choses à consommer, pour qu'il trompe son ennui. C'est là aussi ce que certains politiques soutiendront, ayant compris que lorsque le sujet consomme, il ne se révolte pas.

Seulement, fait ici valoir Lacan, pas de quoi pour autant s'inquiéter de la permanence du désir, fut-ce dans ce désir d'Autre chose qui fait l'ennui, autant que les manifestations et les révolutions. Je viens d'en indiquer la raison structurale: aucun objet de réalité, fut-il dernier cri, ne suffira à pallier l'objet cause de désir. Dès lors, voilà qui laissera toujours la possibilité, si tant est que les psychanalyses eux-mêmes ne se laissent pas duper par

¹ Lacan J., *Conférence La troisième*, in *Lettres de l'Ecole freudienne*, n°16, 1975, inédit.

² *Ibid.*

³ Cf aussi sur ce point Lacan J., "Radiophonie", in *Autres écrits*, *op. cit.*, p.414: "Quand on n'y sait plus à quel saint se vouer (...), on y achète n'importe quoi, une bagnole notamment, à quoi faire signe d'intelligence, si l'on peut dire, de son ennui, soit de l'affect du désir d'Autre-chose".

les prétentions de ces gadgets, d'offrir au sujet de déchiffrer la part qu'il prenait lui-même à cette consommation sans frein qui l'égare. C'est à dire, les raisons toujours singulières pour lesquelles il se laissera... dévorer, emmerder, fasciner ou commander, par les objets qu'il consomme.

Lacan, ni alarmiste, ni pessimiste

Pour continuer de le démontrer, je reprends la phrase citée plus haut, et la poursuis. "Je ne me range pas parmi les alarmistes, énonce Lacan, ni parmi les angoissés. Gare si un psychanalyste n'a pas dépassé son stade de l'angoisse. C'est vrai, il y a autour de nous des choses horripilantes et dévorantes, comme la télévision (aujourd'hui internet, faisant à son tour écran), par quoi la plus grande partie d'entre nous se trouve régulièrement phagocytée. Mais c'est seulement parce que des gens se laissent phagocyter, qu'ils vont jusqu'à s'inventer un intérêt pour ce qu'ils voient¹".

Je souligne alors cette expression très choisie de Lacan: que le sujet se laisse... phagocyter. Elle nous permet en effet de poursuivre la démonstration. Que dit cette expression? Premièrement, elle renvoie directement à la logique de la pulsion. Lacan y insistait déjà Rome, quelques semaines plus tôt. L'être parlant se laissera attraper par les agapes modernes, selon la voie des pulsions. Autrement dit, les objets plus de jouir en toc que produit le discours capitaliste, ne vaudront que par les satisfactions pulsionnelles qu'ils permettent, via les quatre objets pulsionnels. Par le regard, donc, mais pas seulement, par la voix, l'objet oral ou anal aussi bien. Aucune raison en effet, me semble t'il, de faire de l'un ou l'autre de ces objets le dernier mot de la modernité. Mais de quoi y retrouver plutôt la liste limitée des pulsions, ainsi que leur dimension dévoreuse qui telle pacman, ne cesse jamais de se satisfaire. Et c'est pourquoi Lacan ici aussi, insistera sur la raison structurale pour laquelle il n'est pas alarmiste. Il y aura toujours la possibilité pour le sujet d'interroger pourquoi il se laisse... Ainsi, avance t'il: les gadgets, "Ca nous mange, mais ça nous mange par l'intermédiaire de choses que ça remue en nous. Ce n'est pas pour rien que la télévision est dévoreuse. C'est parce que ça nous intéresse, tout de même. Ca nous intéresse par un certain nombre de choses tout à fait élémentaires, que l'on pourrait énumérer, dont on pourrait faire une petite liste.

¹ Lacan J., *Entretien avec Emilia Granzotto* pour le journal Panorama, *op. cit.*

Mais enfin, on se laisse manger. C'est pourquoi je ne suis pas parmi les alarmistes ni parmi les angoissés¹.

Mais alors pourquoi donc le sujet se laisse t'il dévorer par les gadgets? Pour y trouver une satisfaction pulsionnelle, ai-je dit. Mais encore? Pour ainsi espérer pouvoir contourner la castration. Le sujet se laisse intéresser par les offres à jouir contemporaines, dans la mesure où il feindra de trouver dans telle ou telle incarnation de ces objets, quoi donc? Toujours la même chose, le phallus comme objet. Or ici, rien de nouveau. Nous y retrouvons en effet une logique mainte fois décrite par Lacan. J'en rappelle le principe. Premièrement, du fait de la castration, le phallus sera un signifiant, non un objet. Dès lors, il n'y a pas de pulsion génitale, et donc pas de rapport sexuel. Il n'y a pas l'objet qui permettrait au sujet d'atteindre l'Autre, et de trouver dans cet Autre, son répondant A défaut, le sujet substituera alors à l'Autre, l'un des objets de la pulsion. Et c'est au titre de cette substitution, que ces objets pourront être désirés et demandés à l'Autre. Simplifions, là où le sujet ne pourra donner ni recevoir de l'Autre le phallus manquant qui aurait assuré le rapport sexuel, il y substituera l'un ou l'autre des objets de la pulsion. Et c'est pourquoi Lacan, dans son séminaire *Encore*, peut en déduire que le véritable "partenaire²" du sujet sera non pas l'Autre, mais l'une des guises des objets pulsionnels.

Ainsi, quel était l'espoir du sujet moderne? Non seulement celui de pouvoir trouver dans ces objets gadgets des incarnations des objets de la pulsion, mais celui de pouvoir trouver ainsi son répondant, son partenaire. Nous tenons alors la raison précise pour laquelle Lacan n'est pas pessimiste. Puisque jamais la pulsion et ses quatre guises d'objets ne suffiront à palier la castration, et donc le non rapport sexuel³, le sujet marié à son iphone, ne retombera pas moins sur son manque. Son iphone dans la poche, il retombera, quoiqu'il espérait, sur le fait que le phallus n'est pas un objet, mais le signifiant d'un manque d'objet qui objecte au rapport sexuel. Dès lors, le vrai partenaire continuera de manquer. Et c'est pourquoi Lacan en viendra à comparer ces gadgets à ce qu'il nomme une fausse femme. Soit en chacun des cas, la fausse promesse de l'objet pulsionnel, à vouloir remplacer l'objet phallique qu'il n'y a pas. Conclusion logique: les

¹ Lacan J., *Le triomphe de la religion*, Seuil, Paris, 2005, p.95.

² Lacan J., *Le Séminaire Livre XX, Encore*, Seuil, Paris, 1975, p.114.

³ Cf sur ce point Lacan J., "Télévision", in *Autres écrits, op. cit.*, p.528.

gadgets ne manqueront pas à leur tour de faire symptôme. "Nous n'arriverons pas vraiment à faire que le gadget ne soit pas un symptôme, car il l'est pour l'instant tout à fait évidemment. Il est bien certain qu'on a une automobile ... comme une fausse femme ; on tient absolument à ce que ce soit un phallus, mais ça n'a de rapport avec le phallus que du fait que c'est le phallus qui nous empêche d'avoir un rapport avec quelque chose qui serait notre répondant sexuel. C'est notre répondant parasexué, et chacun sait que le "para", ça consiste à ce que chacun reste de son côté, que chacun reste à côté de l'autre¹".

Je reviens alors sur la conclusion que Lacan en tire. "Moi, je ne suis pas très pessimiste. Il y aura un tamponement du gadget²". Tous ces gadgets, "toutes ces choses qui dévorent, (...) pas de quoi en faire un drame. Je suis sûr que quand nous en aurons assez (...), nous trouverons d'autres choses pour nous occuper³". Où nous retrouvons l'ennui, ce désir d'Autre chose. Je viens alors de souligner comment ce désir d'Autre chose pourra également s'ébruiter par le symptôme. La question concerne donc les psychanalystes eux-mêmes: sauront-ils se sentir suffisamment concernés par les effets du discours capitaliste sur le lien social, sans pour autant se laisser de trop impressionner par le pouvoir de ces gadgets? En d'autres termes, sauront-ils croire à l'inconscient? Il faudra pour cela, notait plus haut Lacan, qu'ils aient dépassé leur angoisse, c'est à dire qu'ils aient assez appris d'elle, pour mesurer le réel de la castration et ne pas l'oublier. Soit, qu'ils osent se tenir à la hauteur de la position analysante, celle dont le petit Hans déjà, savait donner l'exemple. Lacan en concluait: "La phobie du petit Hans, j'ai montré que c'était ça, où il promenait Freud et son père, mais où depuis les analystes ont peur⁴". Et aujourd'hui?

David Bernard

¹ Lacan J., *Conférence La troisième*, in *Lettres de l'Ecole freudienne*, n°16, 1975, inédit.

² Lacan J., *Le triomphe de la religion*, *op. cit.*, p.95

³ Lacan J., *Entretien avec Emilia Granzotto* pour le journal Panorama, *op. cit.*

⁴ Lacan J., "Télévision", in *Autres écrits*, *op. cit.*, p.528